

# Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne  
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE  
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'EXTÉRIEUR :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . . 5 fr.	Six mois . . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer  
un milieu social qui assure à chaque  
individu le maximum de bien-être et  
de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait  
à la rédaction à NADAUD

## LES DEUX RÉvolutionnaires INNOCENTS SONT SAUVÉS

**Sauvons, maintenant, les camarades espagnols que les polices internationales veulent livrer à la vengeance d'Alphonse XIII**

**Le procès Sacco-Vanzetti sera revisé**

### Considérations pour l'action à venir

La nouvelle, la bonne nouvelle que nous attendions avec impatience nous est, enfin, parvenue. La presse de lundi matin nous l'a apportée, brève, mais combien élégante : « Un nouveau délai de trois jours a été accordé à la défense afin de remplir la nouvelle motion relevant les irrégularités du premier jugement. Après ce délai, la Cour fixera la date définitive de la première audience ».

C'est court, mais c'est clair ! Cette fois, nous pouvons affirmer avec certitude, nous pouvons crier de toute la force que nous donne la joie immense qui nous possède : « Sacco et Vanzetti sont sauvés, bien sauvés ! »

A l'heure où paraissent ces lignes sera certainement connue en France la confirmation de cette bonne nouvelle qui nous fixera sur la date exacte de la première audience du procès de révision.

Et la révision du procès des deux révolutionnaires italiens, c'est l'acquittement absolument certain qui ne peut pas n'en être la conclusion logique. Si la justice américaine avait eu le moindre doute sur l'innocence des deux condamnés à mort, si elle avait la présomption la plus légère sur leur culpabilité, elle n'eût pas hésité, malgré la vigoureuse protestation internationale, à exécuter, quand même, le verdict impitoyable. Et Sacco et Vanzetti auraient péri sur la chaise électrique.

Le second procès qui va s'ouvrir ne peut qu'établir avec éclat l'innocence de Sacco et de Vanzetti. Même si les juges qui auront à en connaître avaient la moindre velléité de ne point s'incliner devant l'évidence, l'équité et la plus élémentaire justice, ils sauraient se rappeler, au moment opportun, qu'ils ont été portés là par la puissance de la réprobation universelle. Ils sauraient bien qu'il n'est pas en leur pouvoir d'en ignorer la volonté et la signification contenante en soi une menace qui ne disparaîtra qu'avec l'heureuse issue du procès.

Mais, tant que ce procès ne sera point terminé, tant que Sacco et Vanzetti ne seront pas rendus à la liberté et à la Cause, le prolétariat international doit rester sur ses gardes et, jusqu'au bout, ne point se départir d'une vigilance incessante.

Certes, en évitant l'exécution ignominieuse de deux révolutionnaires innocents, le prolétariat mondial a remporté une brillante victoire dont il peut être fier.

En ce contact qui n'est qu'un des aspects du gigantesque conflit mettant aux prises, d'une extrémité à l'autre du globe, les forces de Réaction et les forces de Révolution, celles-ci ont marqué sur celles-là un succès appréciable et réconfortant.

C'est un bienfaisant rayon de soleil, éclairant brusquement la nuit opaque où nous avions plongés sept années de guerre et d'après-guerre. Certains en sont comme aveuglés...

Les chefs, qui ont pour mission d'encourager et d'entraîner leurs troupes, sont tout éblouis que celles-ci, sans leur consentement, sans leur ordre, aient marché de l'avant au seul appel du bon sens et de la solidarité. Ils semblent tout étonnés qu'elles ne se soient pas brisé le front contre la muraille et qu'elles l'aient renversée.

Pourtant... Eux, qui ne savent parler que de la force révolutionnaire sans y croire, eux qui ne savent qu'en exalter les vertus sans en espérer pour un prochain avenir les bientraits tangibles — eux, les chefs, viennent de constater, stupéfaits, que cette force révolutionnaire était autre chose qu'un mot, qu'elle était une réalité puissante, effective.

Eux, les chefs, qui reculent invariably toute action, qui repoussent délibérément jusqu'aux possibilités mêmes d'action en se couvrant du prétexte mensonger d'inorganisation, d'impréparation et surtout d'apathie, les chefs ont été déçus de s'apercevoir que spontanément pouvait, le cas échéant, valoir mieux qu'organisation et préparation, que l'apathie qu'ils attribuaient bien gratuitement aux couches populaires n'était que superficielle et cachait une énergie, une volonté latente n'attendant qu'une occa-

## CONTRE DES EXTRADITIONS ET UN NOUVEAU CRIME EN PRÉPARATION

On a arrêté à Paris un Espagnol du nom de Ortiz-Puig-Serra qui est accusé de l'assassinat de M. Dato.

Aujourd'hui nous ne suivrons pas l'accusation sur ce terrain. Nous nous contenterons seulement d'affirmer que nous nous opposerons de toutes nos forces à cet acte infâme, après tout possible, du gouvernement français livrant un révolutionnaire espagnol au bourreau d'Alphonse XIII.

Pour Ortiz, pour les trois ou quatre camarades espagnols qui auraient été arrêtés en Allemagne et seraient sous le coup de la même inculpation et menacés de l'extradition — de la mort donc, car « coupables » ou non leur compte serait bon — nous sommes prêts à recommencer une campagne identique à celle qui vient de sauver Sacco et Vanzetti.

### NOUVEAUX POUSSES LE CRI D'ALARME

Aux journaux quotidiens de se montrer vigilants — plus à la hauteur que dans l'affaire Sacco et Vanzetti — et d'en appeler à la classe ouvrière, à ses organisations, si les polices internationales les ne lâchent pas leur proie.

L'UNION ANARCHISTE.

### Groupe de Propagande par la Chanson

**SAMEDI 12 NOVEMBRE, à 20 heures 30**

Salle des Fêtes de la Bellevilloise, 23, rue Boyer, 23 (XXe).

## SOIRÉE ARTISTIQUE et Récréative

au profit du  
**LIBERTAIRE**

### Première Partie

ORCHESTRE : Ni Dieu, ni Maître

VILLOCQ  
Chanteur à voix

ANDRÉE  
dans les œuvres de Blue-Deviils

BICOT  
dans son répertoire

Audition Musicale par  
Mme X..., Violoniste

Louis LORÉAL  
dans ses œuvres

ESTHER  
dans son répertoire

ALLOGUATION par  
André COLOMER  
sur L'ART ET L'ANARCHIE

ENTR'ACTE

### Deuxième Partie

GUERY  
des Concerts de Paris

Mme Marguerite GREYVAL  
du Théâtre Antoine

LE POÈTE CHANSONNIER  
Charles d'AVRAY  
dans ses œuvres

Germaine CAIOLR

La FREYTA  
dans ses créations

BROKA  
dans les œuvres de GASTON COUTE

AU PIANO

LE COMPOSITEUR  
DROCCOS

RIDEAU

### Entrée Gratuite — Programme Obligatoire : 2 francs

### Un "bouffeur" d'anarchistes démasqué

Le Comité d'action Sacco-Vanzetti de Brest nous fait savoir qu'au cours d'une démonstration, qui suivit le meeting organisé le 19 octobre, pour protester contre la condamnation de Sacco et Vanzetti, des cartouches furent cassés au consulat américain.

Le Dépêche de Brest, organe bourgeois, désignant dans son numéro du 20 octobre plusieurs camarades à la vindicte judiciaire, le Comité d'action protesta à ce sujet par une affiche dans laquelle il qualifiait de mouchards les rédacteurs de la Dépêche. Ce journal répondant que les mouchards se trouvaient dans les rangs des délégués des organisations composant le Comité d'action, celui-ci répliqua par une deuxième affiche et mit la Dépêche dans l'obligation de fournir les preuves de ses dires.

Elle les fournit et elle établit que Le Trocquer, secrétaire de l'Union des Syndicats du Finistère depuis le 25 septembre dernier, avait mouchardé ses camarades socialistes en renseignant un journal capitaliste sur ce qui se passait au sein du parti socialiste durant les années 1916-1917-1918, et qu'il avait ensuite sollicité la Dépêche pour empêcher point d'écrire la vérité, de dénoncer le mensonge, d'accourir à l'aide de tous ceux qui souffrent et de nous incliner devant COTTIN, lui si doux, si bon envers ses co-détenus jusqu'au point d'en oublier ses propres misères.

On ne nous empêchera point de donner COTTIN en exemple et de l'aimer pour son geste qui impose l'admiration.

Le Trocquer appartenait, cette triste affaire ; demain, nous pouvons nous aussi avoir à démasquer un mouchard qui se serait glissé dans nos groupements.

Pour ces raisons et pour cette autre : qu'il trompa la bonne foi de ses camarades pour obtenir le poste de secrétaire de l'Union Départementale, où il aurait pu reprendre ses mouchardages d'autrefois, les militants délégués au Comité d'action rejettent de leurs rangs Louis Le Trocquer, aventurier ayant exploité les organisations ouvrières, et mettent le monde du travail en garde contre ses agissements futurs.

Loin de nous la pensée d'exploiter, contre le parti socialiste-communiste, auquel

## Les preuves formelles d'une trahison

### Le Meeting de l'Union Anarchiste

L'Union anarchiste avait affirmé que si la manifestation à l'ambassade américaine a échoué, la responsabilité de ce « four » doit, en toute équité, être supportée par les chefs du Parti Communiste et, notamment par Cache, Frossard et Pioc'h.

Nos camarades étaient engagés à faire la preuve de la trahison de ces chefs et c'est pour saisir l'opinion révolutionnaire de cette preuve et en faire juge que l'Union anarchiste avait organisé pour le dimanche 5 novembre courant un grand meeting public et contradictoire.

Ce meeting s'est tenu dans la vaste salle de la Maison des Syndicats, rue Grange-aux-Belles. Ce fut un très gros succès : tant par le nombre considérable des auditeurs, que par l'absence significative des intéressés : Cache, Frossard et Pioc'h personnellement invités à venir justifier leur attitude, et par le manifeste embarras des sous-ordres venus pour répondre au réquisitoire de nos amis.

### DESCARIN

Descarin qui prend le premier la parole expose l'affaire en termes excellents. C'est de la campagne de presse, menée par les diverses organisations ayant pris part à l'agitation en faveur de Sacco et Vanzetti, que sont de piètres prétextes. Et ce n'est pas à Cache qu'il sied de prétendre qu'il recule devant l'éventuelle collision avec la force publique et l'effusion de sang qui peut en être la conséquence, lui qui, avec la plupart de ceux qui dirigent le Parti Communiste, a été, durant la guerre, un farouche jusqu'au boutiste et n'a rien tenté pour faire cesser l'horrible carnage.

« Quand on a, comme Frossard, Cache et leurs amis, approuvé, exalté, magnifié le mouvement communiste allemand tentant, au prix du sacrifice supreme des meilleurs de cultiver les Pouvoirs et de réaliser sa révolution, il est illégitime, insensé et criminel, pour condamner une manifestation populaire, d'invoquer l'horreur du sang répandu.

« La vérité est que, dans cette circonsistance comme toujours, les chefs se sont montrés au-dessous de leur tâche ; que, le moment venu d'agir, ils ont, comme toujours, flanché ; que l'action engagée touchant à son point culminant, ils se sont, comme toujours, débarrassés et que les chefs, quels qu'ils soient — l'histoire des mouvements populaires violents le démontre irréfutablement — sont toujours dégonflés à l'heure de l'action et ne se sont montrés, l'action ayant abouti, que pour en confisquer le profit et en anéantir le résultat. »

Cache, Frossard et Pioc'h avaient été personnellement invités à venir tenter la justification de leur conduite. Ils se sont abstenus. C'est regrettable. Sans doute ont-ils compris qu'il était malaisé de répondre victorieusement aux accusations des anarchistes. Deux communistes de moindre marque essayèrent, à défaut des grands chefs, de réfuter Descarin et Lecoin. Ce fut tout d'abord

### METAYER

Cet orateur du Parti Communiste repousse comme étant un peu « gros » le mot *trahison*.

« Sabotage de la manifestation ? » dit-il. — A la rigueur, on pourrait qualifier ainsi, du point de vue anarchiste, l'attitude des chefs ; mais trahison ? — Vraiment, c'est exagéré.

« Libertaires et Communistes, ajouta-t-il, sont d'accord pour l'action révolutionnaire. Ils diffèrent seulement quant à la tactique. L'action communiste est subordonnée à une organisation préalable qui repousse les anarchistes.

Il reproche aux libertaires l'apréte de leurs critiques. Mais on lui fait immédiatement observer que le meeting organisé dans la même salle le dimanche précédent a été entièrement consacré au procès de L.U.A. et que, ce jour-là, les leaders communistes ont déversé l'injure sur les libertaires et semé contre eux la méfiance.

Métayer termine par un aveu à retenir. Il déclare que « tant qu'on croira nécessaire d'avoir des chefs pour faire la Révolution, on ne la fera jamais » (textuel).

Aveu étrange sur les lèvres d'un communiste, car ce meeting n'avait pas eu d'autre but et n'a pas comporté d'autre enseignement que d'établir fortement la preuve de la vérité.

### LE MEILLOUR

Le Meillour succède à Métayer. Il ne tient à tribune que quelques minutes ; mais il les emploie bien. Avant tout, il signale le « culte » de Métayer qui nie l'évidence et ne tient aucun compte des documents et précisions apportés par Lecoin et Descarin.

On connaît la manièrre de Le Meillour. Il est simple, clair, souvent brutal, parfois émouvant, toujours net et précis. Il parle d'abondance, sans rechercher ses mots, comme s'il était à l'atelier ; il va directement au but. Son langage fournit de mots tranchants et d'expressions à l'emporte-pièce. Il pense que Cache a dû entretenir Briand, président du conseil, de la manifestation et que c'est celui-ci qui lui a suggéré l'idée de transporter celle-là hors Paris, bien loin de l'ambassade des États-Unis : « Quand on déjeune avec les généraux, écrit-il, il est tout naturel qu'on cause avec les ministres. »

Parlant de l'encadrement des manifestants et de leurs chefs encadrés chez eux

partis social-démocrates, il a ce bon mot : « Je connais plusieurs manières d'encadrer les chefs. »

Avant de quitter la tribune, il dit : « J'accuse Cachin d'être laissé manœuvrer par Briand. S'il avait eu la franchise d'avouer qu'il avait parlé à Briand de la manifestation décidée et que ce dernier lui avait rappelé qu'il allait partir pour Washington et qu'il ne pouvait tolérer la moindre manifestation contre l'ambassade américaine, c'est clair et franc. Cachin n'a pas eu ce courage et cette loyauté. Il a masqué les raisons véritables de l'opposition qu'il a faite à la manifestation aux abords de l'ambassade. Il a misérablement fait échouer celle-ci ; il a trahi. J'accuse les chefs communistes d'avoir fait avorter la manifestation, de même avec Briand. C'est en cela qu'ils ont trahi ! »

## POZOT

Mais voici apparaître un second orateur communiste. C'est le citoyen Pozot, de la 1<sup>re</sup> section.

Pozot avait prononcé, le dimanche précédent, un grand discours qui lui a valu, de la part des communistes rassemblés, une magnifique ovation et, le lendemain, les élégies immorées de l'*Humanité*.

Allons-nous — enfin — assister à un essai intéressant de réfutation ? Aurons-nous la satisfaction d'entendre un « a » communiste défendant avec éloquence, avec chaleur, avec passion, son parti et les chefs de ce parti ?

Hélas ! trois fois hélas ! Le citoyen Pozot a dû déprimer l'autre dimanche, toutes les ressources de sa dialectique car il ne lui en reste rien aujourd'hui.

Il ergote, chicane, louvoie devant quelques minutes. Il affirme qu'il a dit ceci, mais qu'il n'a pas dit cela ; il déclare que le compte rendu de l'*Humanité* n'est pas exact. Communiste éprouvé qui, huit jours plus tard, avait parfois, coupé l'anarchisme en quatre, en vingt en cent, qui avait réduit en cendres l'action libertaire et pulvérisé la tactique anarchiste, ne trouve rien à dire contre cette Doctrine.

Ajoutons à parler de la manifestation aux environs de l'ambassade américaine, il pense sans doute rester dans la question en se limitant à une tirade quelconque sur la richesse de la grande démocratie ouverte-Atlantique, richesse qui lui permet d'acheter des armées, des flottes, des Etats, des Journaux, des consciences ; richesse colossale, puissance formidable que ne peut entamer, dit-il sententieusement, l'action individuelle.

On se regarde, on se demande ce que si-gnifie en l'occurrence ce charabia prétentueusement économique.

Toutefois, on finit par comprendre vaguement (encore n'est-on pas sûr d'avoir véritablement saisi la pensée de l'orateur), que, pour engager l'action, il faut non pas soulever l'opinion en faveur de deux personnes : questions individuelles, mais résoudre qu'un problème d'ordre général la passionne et l'intéresse directement et tout entière.

Bravo, Pozot ! A ce compte-là, Sacco et Vanzetti seraient, à l'heure actuelle, électrocutés. Mais, alors, pourquoi s'est occupé de ces deux victimes ? Ces hautes considérations avaient trouvé place au début de la campagne, alors que le Parti Communiste hésitait à s'engager. Mais après ? Mais au dernier moment... ?

Il faut croire que le sauveur des chefs communistes a paru impossible au terréneau, Pozot, puisque ce bon chien n'a pas même tenté ce sauvement.

Pozot devrait s'appeler Janus : il avait été tout fier le 30 octobre contre les Anarchistes ; il fut, devant eux, tout miel le 6 novembre.

## ROUSSET

Rousset, du Comité de Défense sociale, parle le dernier. Il ne dit que quelques mots. Mais c'est pour confirmer en tous points et très énergiquement tous les renseignements exposés par Lecoin et Le Meillour sur ce qui s'est passé au sein du Comité d'action et dont il faisait partie comme délégué du Comité de Défense sociale.

La cause est définitivement entendue. Une fois de plus la preuve est faite, documents à l'appui, que pour aboutir, un mouvement populaire doit partir d'en bas, rester tel et ne jamais se laisser diriger, ni manœuvrer, par les chefs.

## UN AUDITEUR.

## NOS FETES

Chaque mois dans des quartiers différents, nous organisons une grande fête au profit du Libertaire.

Nous organisons de façon qu'elles suivissent le goût de nos lecteurs et leur soient passer agréablement quelques heures.

Cette fois, le programme de notre fête, indiqué autre part, a été établi un peu à la hâte pour les raisons données dans notre dernier numéro.

Nos lecteurs parisiens ne nous en veulent pas et, pour nous encourager, autant que pour alimenter notre caisse, ils viennent nombreux samedi prochain.

## Choses de Russie

De quelques lettres que nous avons reçues du camarade Leval qui faisait partie de la délégation syndicale espagnole au Congrès constitutif de l'International Syndicale, nous extrayons ce qui suit :

Je sais bien que mon intervention m'attira beaucoup de haines, de colères, d'accusations et de calomnies. Ce fut le sort réservé à d'autres bons et dignes camarades qui se sont dédiés à cette tâche nécessaire d'assainissement, et je ne serai pas une exception.

On ne dira que, volontairement ou non, je suis le jeu de la bourgeoisie, que je donne des armes à nos adversaires, que mes critiques vont au préjudice de la révolution russe, désagrègent l'esprit de solidarité qu'ont pour elle les travailleurs, découragent les masses, affaiblissent les possibilités révolutionnaires en limitant cette partie importante qui les anime : l'enthousiasme, l'espérance, la foi. Que, par conséquent, j'aide la contre-révolution.

Il y aura des camarades qui le croiront sincèrement, sans mauvaise intention d'autre sorte, pensant que, même si je dis des vérités, le moment n'est pas opportun pour cela que ma tactique est déplorable, et funestes ses conséquences, qui vont à l'encontre de mes désirs...

Le jeu de la bourgeoisie, il est fait par celui et ceux qui, plutôt que de donner la production aux syndicats, expulsent du Parti Communiste ceux qui réclament des

## L'Engrenage

### Bilan actuel :

La propriété privée est rétablie. Le commerce est rendu libre. L'exploitation capitaliste a repris. Le gouvernement bolchevik s'offre à payer les dettes du tsarisme. La vie reprend à Moscou et Pétrograd (?)

L'ordre règne sur toute la ligne... les anarchistes, maximalistes, syndicalistes, etc., sont fusillés ou enfermés.

Dans la singulière assemblée en vase clos où les cachinistes, les troussards, les poches et autres instruments communistes avaient convié leurs mandataires à venir leur décerner une louangée méritée, un citoyen qui n'a évidemment pas conscience de sa juste valeur s'écria : « Je ne comprends pas qu'on s'intéresse à ces deux individus : Sacco et Vanzetti, qui n'appartiennent même pas au Parti, alors qu'en Russie des millions de camarades mourant de faim appellent notre secours ! » Argument pathétique et beau s'il en fut. Et certes, si les insensés capables de s'intéresser à Sacco et à Vanzetti, capables de se passionner pour une question de justice pure, et assez pervertis pour ne point juger sans reproche l'attitude des chefs, avaient eu l'audace d'apparaître, comme ils eussent été confondus, assombris, les malheureux !

Je me permettrai — une fois n'est pas coutume — de paraphraser l'intelligent citoyen : « Pourquoi, camarades, seriez-vous étonnés qu'une bande ait sauté votre manifestation alors qu'il vous suffit de regarder ce qui se passe en Russie, pour voir une autre bande, saboter, escamoter, non plus une manifestation mais une Révolution ! Revenez donc au sentiment exact des proportions et consolez-vous : nos saboteurs sont des apprentis en comparaison de ces maîtres ès escamotage : Lénine, Trotsky...

Vous vous rappelez les origines de cette révolution russe : les espoirs qu'elle fit naître, l'enthousiasme qu'elle déchaîna. Un soleil de flamme s'était levé sur le monde ensanglanté. C'était la résurrection de la vie, l'immense et majestueuse promesse de justice. Le voile du bonheur s'entrouvrait sur des réalités radieuses et sublimes : les paysans prenaient la terre ; les usines, les instruments de production ; Les Soviets paysans et ouvriers consquisitionnaient : Banques, Palais, etc. ; L'exécutable vermine capital se dispersait et dans les demeures salubres s'installait le travailleur souverain.

Houssa ! pour la Révolution russe ! Ce qui était acquis l'était sans retour. Quelque déchet inévitable se produirait bien sans doute, mais le fond d'acquisitions révolutionnaires demeurerait inaltéré, inattaquable. Tels étaient notre

Les Soviets paysans et ouvriers consquisitionnaient : Banques, Palais, etc. ; L'exécutable vermine capital se dispersait et dans les demeures salubres s'installait le travailleur souverain.

Houssa ! pour la Révolution russe ! Ce qui était acquis l'était sans retour. Quelque déchet inévitable se produirait bien sans doute, mais le fond d'acquisitions révolutionnaires demeurerait inaltéré, inattaquable. Tels étaient notre

Et même lorsqu'une ombre lénue s'étendait, s'épaississait sur le tableau, même lorsque le sombre visage de la dictature commença à poindre et qu'il fut dès lors permis de réduire les tourments dangereux, même alors l'espérance subsistait très forte : la Révolution commença gardant assez de réalisations grandioses pour mériter à jamais l'estime et l'admiration des prolétaires.

Et plus tard lorsqu'ils nous fallut, hélas ! selon la droiture et selon la conscience, établir une nécessaire démarcation entre les potentialités initiales de la Révolution populaire et les résultats de la dictature en exercice ; lorsqu'il nous fallut mettre en regard des espérances passées les misères et les tristesses certaines de l'heure présente, nos espoirs perdurent des sifflements reptiliens.

Par ordre supérieur la défense de la Révolution russe s'identifiait à la défense du pouvoir bolchevique établi.

La Révolution russe c'était Lénine, c'était Trotsky : personnage tabou promis à l'idolâtrie simpliste des foules. Le monstre du fanatisme nous était suscité, armé d'un immense pouvoir d'infamie. Et lorsqu'il devint apparent que la Révolution russe rétrogradait, qu'elle était mourante sous l'étreinte farouche du bolchevisme, les sifflements reptiliens s'amplifièrent, le venin jaillit de toutes parts : le pouvoir bolchevique avait recruté des défenseurs mercenaires parmi la turbe des sans-conscience et des marxistes.

Défiant les coups de pied au derrière ayant que les crachats, cette turbe désolante, abandonnant pourvue, surveillée, encadrée par une Tchéka universelle, se trouvait condamnée, à mesure que la réprobation et l'hostilité

grandissaient autour d'elle, à redoubler de mensonge et de cynisme.

On a menti hier, on ment aujourd'hui, on mentira encore plus demain.

Hier le mensonge se panachait de quelques vérités ; aujourd'hui que s'effiloche les derniers vestiges de la Révolution, le mensonge est plus vif, plus acerbe. Demain il faudra mentir avec acharnement, avec férocité.

Aujourd'hui on ment sur le caractère objectif et réel des « concessions » faites au capitalisme. Mais demain lorsque le capitalisme mondial aura condensé à prendre Lénine et Trotsky comme valets, pour soutenir que ces mêmes Lénine et Trotsky sont encore des « géants révolutionnaires », quel gigantesque mensonge ne faudra-t-il pas développer ?

Et après-demain lorsque, sur l'immense Russie exangue et ulcérée, la piovere capitaliste aura étendu son réseau tentaculaire, tenant Lénine et Trotsky sous sa protection ; lorsque retentira, au visage de l'imposture, la sentence d'un peuple déchu et le sanglant outrage des révolutionnaires martyrisés, quel himalaïa de mensonges ne faudra-t-il pas alors ériger pour couvrir ce spectacle tragique !

Où ! les ouvriers du mensonge, les Cachin, les Frossard, les Poch, et nous tous, tant que vous êtes, d'histrions et de pitres, à l'œuvre !... Vous auriez pu rester d'honnêtes farceurs. Ayez à présent le courage de votre rôle. Il va falloir « en jeter un rude coup » ! Priez-le démon russe qui vous hante de ne point vous lâcher. Priez-le d'attendre au moins que vous ayez trouvé un terrain de chute favorable...

Nous resterons les spectateurs narquois de votre suprême cabriole.

RHILLON.

## Le Congrès Anarchiste

Le 26 novembre, s'ouvrira à Lyon le Congrès des anarchistes de ce pays. Sa nécessité et son importance ne peuvent échapper à aucun de nos amis.

Nous attachons le plus grand prix à ce que ce Congrès fasse époque dans l'histoire du mouvement anarchiste. De même, nous attendons que ce Congrès sorte une vitalité accrue, un redoublement d'efforts et d'énergies, une volonté d'action virile et réfractaire, une diffusion puissante et continue de la pensée anarchiste.

Amis, compagnons, une besogne immense est devant nous ; elle requiert toutes nos volontés, toutes nos capacités. Cette besogne, ce n'est rien moins que la destruction de vie, monde et l'élaboration d'un monde nouveau.

L'inécurité économique et sociale qui caractérise les temps présents et conduit un peu chaque jour la bourgeoisie régnante au cours d'une manifestation fut arrêtée au passage en correctionnelle, à Lille.

Pour la défense, il ne trouva rien d'autre que ceci à exposer aux juges : « Ma condamnation serait méconnaître mon action. Envoqué dans le Nord par la C.G.T. pour battre en brêche les menées de certains extrémistes, je me suis attaché à apaiser les esprits et fait toujours précher le calme — conformément à la mission dont m'avaient chargé mes chefs ! Je ne suis pas révolutionnaire, je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais. Je suis, au contraire, un chaud partisan de l'entente entre la capital et le travail dans l'intérêt général. »

Les juges, ingrats, ne récompensent point Lamarche ainsi qu'il convenait. Il relate : « Ma condamnation serait méconnaître mon action. Envoqué dans le Nord par la C.G.T. pour battre en brêche les menées de certains extrémistes, je me suis attaché à apaiser les esprits et fait toujours précher le calme — conformément à la mission dont m'avaient chargé mes chefs ! Je ne suis pas révolutionnaire, je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais. Je suis, au contraire, un chaud partisan de l'entente entre la capital et le travail dans l'intérêt général. »

... On comprend maintenant pourquoi à sa descente de tribune, lors de la conférence de la Fédération Communiste de la Seine, le citoyen Pozot avait dit à peu près ceci : « Le prolétariat de ce pays a autre chose à faire qu'à se sacrifier pour les belles moustaches de Vanzetti ».

N'ayant pas moins que ceci le résultat, nous étions abstenus de le renvoyer public, tellement il nous paraissait ignoble et lâche.

Dimanche dernier, au meeting de l'Union Anarchiste, le Pozot, monté à la tribune pour faire la contradiction aux anarchistes, a été tenu de confirmer ou de démentir les paroles qui lui avaient été adressées. Il a nié et démenti. Il a tiergière, naturellement, sur le sens que l'on avait donné à ses paroles, sur l'interprétation qui en avait été faite, etc. ...

Le Pozot croyait avoir gagné. Hélas ! Il a perdu. Des communistes qui avaient assisté à la conférence de la Fédération de la Seine, sont venus affirmer au meeting de l'U.A. que les paroles reprochées à Pozot avaient bien été prononcées par lui. Et le Pozot fut confondu.

... On comprend maintenant pourquoi à sa descente de tribune, lors de la conférence de la Fédération de la Seine, le citoyen Pozot avait été châtiement félicité en regagnant son banc — tout comme cela se passe à l'Aquarium du Palais-Bourbey.

Allons ! Pozot est sorti de l'ombre. Il est désormais célèbre pour avoir fait de l'esprit sur les moustaches d'un révolutionnaire condamné à mort. Il appartient au Comité Directeur. Et il sera bien à sa place parmi les « huiles » qui le composent et qui sont davantage anarchistes qu'anticapitalistes.

## LE ROMANICHEL.

## Individualisme et Anarchisme

Nous recevons la lettre suivante :

Aux camarades de la Rédaction du Libertaire,

C'est avec une joie sincère et profonde que j'ai lu l'article de Maurice Wullens, à Ordre naturel, paru dans le Libertaire du 23 octobre. Si je ne résiste pas au plaisir de vous adresser immédiatement ce mot, c'est que j'estime que ceci a une immense signification dans le mouvement libertaire actuel.

En tant qu'individualiste moi-même, je ne saurais faire l'apologie de l'Unité révolutionnaire par-dessus tout. Je considère cependant que l'anarchisme est une idée et que communisme et individualisme ne sont que des subdivisions, importantes peut-être

Tous les individualistes ne sont pas tant

fanatiques que quels que soient les

comportements qu'ils appartiennent à quelque chose qui asservit

nos têtes, mais nous sommes aussi des individus.

Et nous sommes heureux qu'un individualiste

soit tenu de ce langage dont certains nous

sont désabilités.

Individualistes, communistes, puisque

notre but est le même, nos ennemis sont les mêmes : Etat, propriété, armes, dogmes, bêtise, ignorance. Nous luttons contre toutes ces choses qui asservissent notre esprit et notre corps.

Chacun mène le combat avec son tempérament, ses convictions particulières. Toujours les besoins sont unifiés quand elles ont pour objectif le développement de la personne humaine dans un but d'affranchissement social.

Individualisme et anarchisme sont les deux branches du même arbre. L'un est le conséquence de l'autre et on ne peut être partisan exclusivement de l'un ou de l'autre. Ils se complètent pour former un tout harmonieux, l'anarchie.

Je conclus avec Malatesta :

« Nous nous cherchons querelle sur des mots, mais sur le fond tout le monde est d'accord. »

Tous les anarchistes à quelque degré qu'ils appartiennent sont d'une certaine façon des individualistes.

« Mais la réciprocité est loin d'être vraie. Toujours les individualistes ne sont pas tant

fanatiques que quels que soient les

comportements qu'ils appartiennent à quelque chose qui asservit

nos têtes

# LA LEÇON D'UNE GRÈVE

Rabelais & l'Anarchie

LANDRU

Après douze semaines de grève, les gars du textile du Nord ont repris le travail, sans que leurs revendications aient été acceptées.

La diminution de salaire dont ils ne voudraient pas, est aujourd'hui en vigueur.

L'internationale capitaliste a vaincu une fois de plus les exploitations qu'elle opprime. J'avais, dans le *Libertaire*, au début de la grève, montré qu'il ne pouvait en être autrement.

Le patronat du textile se trouvait dans la situation suivante :

Il avait des stocks considérables de marchandises, car avec les machines modernes et l'habileté des ouvriers, le rendement est énorme. Une légère baisse suffit à ce que les usines se fassent sentir par suite de la diminution d'achat voulue par les consommateurs.

Les bénéfices, quoique encore fabuleux, étaient en voie de diminution. Celle, les potentiels de n'importe quel genre d'industrie ne peuvent la supporter. Que faire ?

Forcer la main aux acheteurs ? Il ne faut pas y complier.

Diminuer les salaires des ouvriers ? Ah ! oui, voilà la solution.

Seulement, les ouvriers ont à peine de quoi se sustenter. Ils ne vont pas accepter cette diminution sans protester. Ils vont faire grève.

Et bien ! qu'ils fassent grève ! Pendant cette grève, pas de salaires à verser. Une bonne petite campagne de presse montrant que, par suite de la grève, la production diminue et que les prix sont obligés d'augmenter.

Résultat : liquidation des stocks et hausse des prix. Le tour est joué.

Et puis la grève n'a rien de redoutable pour le patronat : les chefs des syndicats sont là pour prêcher le calme, la dignité, la discipline, le respect de la propriété, et même s'y avait des révoltes qui veulent passer outre à ces ordres de sagesse, la police et la troupe sont là pour une fois.

Si la grève est longue, le patron peut compter sur la solidarité complète de l'internationale patronale qui tout en lui laissant complète liberté d'action lui assure l'aide matérielle et morale indispensable, tandis que, plus la grève dure, plus la misère grandit, plus la force de résistance diminue, plus la soumission s'impose pour l'ouvrier.

Et c'est dans une telle situation — qui si elle était incomme des ouvriers du textile, n'était pas ignorée des militants syndicalistes qui ont dirigé le mouvement, car il n'est pas permis aux délégués des syndicats de ne pas connaître la situation exacte des usiniers, des fabricants et leur solidarité mondiale — que ces militants ont engagé la lutte ?

Cela dépasse mon entendement.

Mais alors que faire ? Si on ne fait pas grève, il n'y a qu'à accepter la diminution de salaire proposée. Ah ! le patron a la partie belle. Il ne s'en privera pas.

Pas du tout, camarades, le patron n'aura pas la partie si belle que vous pensez. Au lieu de vous lancer tête baissée dans le panneau qu'il a préparé, déjouez son plan, usez d'autres moyens.

Vous savez qu'en déclenchant la digne et calme grève dont vous êtes les amateurs et les animateurs, les ouvriers seront vaincus d'avance, ne prenez pas cette responsabilité d'un cœur léger.

Songez à ce que sont douze semaines de grève.

La misère était déjà au foyer, les enfants mangent sans doute à leur faim, mais les parents se privaient pour eux !

Regardez les vêtements des enfants et des parents, ce sont pourtant des gens qui travaillent la laine, le colon, le lin, le chanvre ; vous les voyez, ce sont des gueules.

Le chômage forcé, les courtes semaines de travail, puisque beaucoup ne travaillent que 2 ou 3 jours par semaine, ont désorganisé déjà l'intérieur, et sachant que vous les menez à la défaite, vous les lancent dans la misère.

Douze semaines à ne pas manger à sa faim, à ne pas se chauffer quand on a froid, à ne pas contenir les désirs de ses enfants, dites, ne trouvez-vous pas que c'est affreux ?

Et puis l'exode des enfants, le découragement continu, les énergies châtrées, les observations bien compréhensives de la compagnie, n'est-ce pas une période horribile ?

Comme leurs yeux sont ternes, les joues pâles et amaigries à tous ces tisseurs, filiers et à leurs femmes !

S'ils avaient triomphé, toutes ces pe-

nes, sans doute, disparaîtraient vite. Mais ils rentrent écrasés par la défaite, vaincus par la faim et le besoin ; quelle désillusion ! et quel vide !

Il ne faut pas que de pareils drames puissent se renouveler, que de semblables époques d'horreur recommencent.

La grève légale des masses a fait faille. L'expérience est faite maintenant. Il était temps de faire cette expérience, mais il fallait quarante ans qu'elle dure, ses résultats sont toujours les mêmes. C'en est assez.

La grève générale elle-même, si elle respecte l'ordre établi, la légalité, la propriété est aussi inutile. Lorsqu'elle voudra triompher, il faudra qu'elle soit révolutionnaire, active, que les institutions de coercition et de répression soient immédiatement détruites. Mais nous n'en sommes pas là. Trop d'intérêts et d'ambitions sont liées contre la libération humaine !

Alors que reste-t-il comme armes pour défendre sa patrie, son droit à la vie ?

Est-ce la prise de possession des usines ? Non, je ne la conseillerai pas, car cette prise de possession n'est pas suffisante, il faut que la matière première arrive, et que la matière travaillée trouve ses débouchés. Cela suppose que chemins, minéraux, etc., sont à même de diriger charbon, minéraux, produits bruts, là où il est nécessaire, et d'exporter ailleurs la matière famonnée. C'est la révolution triomphante. Nous n'en sommes, hélas ! pas encore là.

Nous devons nous préparer à cette éventualité afin de ne pas être pris au dépourvu, mais ce n'est pas le moyen immédiat. Pour le moment la grève des spécialistes serait préférable.

Personne n'est indispensable, mais dans certaines administrations, usines, fabriques, etc., quelques individus, un petit nombre, sont indispensables temporairement, pendant quelques mois. Un quelconque que ne peut les remplacer.

Supposez qu'un différent éclate. Ceux-là sont grevés, leur salaire étant versé par ceux qui restent au travail.

De deux choses, ou le patronat et l'administration constatant l'impossibilité de vaincre, renoncent à leur attaque.

Ou bien ils sont obligés de pratiquer le lock-out, puisqu'ils n'ont aucune raison de garder leur personnel, inutile, par suite du manque des spécialistes, et alors c'est tout le monde sur le pavé, ce n'est plus une grève, englobant le quart ou le tiers des ouvriers, c'est la fermeture totale. Les résultats sont encore à connaître, il faudrait en faire l'expérience.

Mais ce qui à notre époque est pour moi le meilleur moyen de défense, c'est la méthode patronale.

Vous diminuez nos salaires, nous diminuons la production.

Par votre diminution de salaire, vous sabotiez notre intérieur, vous nous privez des choses les plus indispensables. En retour vos machines tourneront à vide, ainsi que vous n'avez aucun avantage de notre suppression de travail.

Et ne croyez pas, ouvriers, que parce que vous produirez moins, la vie augmente et que vous seriez plus malheureux.

Quoi que vous fassiez, tant que dureront le salariat et les salariés, le roi d'alain des salaires triomphera. Vous aurez juste de quoi manger et vous vêtir en travaillant comme des bêtes.

Pour mieux vous posséder le patronat a subdivisé le prix du travail en une quantité de salaires fantaisistes. Les travailleurs les plus durs, les plus répugnantes, sont payés peu ; les plus aisées, les plus faciles, de tout repos, sont mieux rétribuées. Il a créé des classes, ouvriers, compagnons, contremaîtres, inspecteurs, ingénieurs, etc., pour vous diviser.

Pour que ces inégalités disparaissent, c'est le salariat qu'il faut supprimer ; en attendant ne faisons pas le jeu de nos maîtres !

**Léon ROUGET.**

### Pour la création d'un groupe théâtral

Quelques camarades de l'ancien groupe théâtral du 20<sup>e</sup>, dans le but de revaloriser ce groupe, ont un appel pressant aux bonnes volontés désireuses de contribuer à la propagande par le théâtre. Pour la bonne marche de ce groupe nous les camarades acceptant de travailler ensemble sont conviés à la réunion qui aura lieu le mercredi 16 novembre, à 8 heures, au « Libertaire », 69, boulevard de Belleville.

Rabelais fut-il anarchiste ?

Son œuvre le laisse supposer. Si l'on tient compte de la mentalité de son époque, des dangers qu'elle faisait encourir à la pensée libre, il est bien permis d'affirmer que le « moine » fut un esprit sincèrement indépendant qui comprit, sentit les misères des pauvres gens et les exprima clairement en dénonçant tous ceux qui suivaient leur sang et en vivant. Il s'éleva contre la tyrannie, l'Autorité, sources de tous les maux sociaux. S'il les combattit avec précaution, s'il s'arma de prudence, c'est parce qu'il voulut éviter le bûcher. Il aimait intensément la vie ; il aimait aussi profondément sa pensée. Elle est hardie, subversive et il aurait été dangereux, pour lui, de la présenter dans toute sa nudité. Très étudié et aussi très actif, il désarma l'ennemi dans l'amusement. La gaieté qu'il mit dans son livre fut sa meilleure défense. Elle lui permit d'attaquer avec plaisanterie et violence toutes les institutions sociales de son temps, et cela sans s'attirer ouvertement la colère criminelle des grands de la cour et du roi. Il était sensiblement humain, il aimait franchement la justice, la vraie et cela lui valut bien des désagréments.

Son œuvre, qui nous est restée parce qu'amusante, bouffonne et gai, est riche d'enseignements moralement libertaires. Il a croire que son fond amour de la liberté lui fit concevoir une société délivrée de toutes les règles et les lois qui font de l'individu l'esclave de quelqu'un ou de quelque chose. Son « País ce que veux » laisse comprendre qu'il avait horreur de toute contrainte et qu'il aurait aimé vivre tranquillement sans avoir à rendre compte de ses faits et gestes à un quelconque tyran.

Fais ce que veux ; c'est bien ce que protège et que la malicie travaillée trouve ses débouchés. Cela suppose que chemins, minéraux, etc., sont à même de diriger charbon, minéraux, produits bruts, là où il est nécessaire, et d'exporter ailleurs la matière famonnée. C'est la révolution triomphante. Nous n'en sommes, hélas ! pas encore là.

Nous devons nous préparer à cette éventualité afin de ne pas être pris au dépourvu, mais ce n'est pas le moyen immédiat.

Pour le moment la grève des spécialistes serait préférable.

Personne n'est indispensable, mais dans certaines administrations, usines, fabriques, etc., quelques individus, un petit nombre, sont indispensables temporairement, pendant quelques mois. Un quelconque que ne peut les remplacer.

Mais il s'agit de s'entendre. Fais ce que veux ne veut pas dire que l'homme est absolument libre, moralement, de mettre à exécution tous les projets que son cerveau pourra concevoir. Sa liberté doit œuvrer dans l'utilité, dans le beau, dans le bien, et elle ne doit plus se manifester dès lors qu'elle gêne celle d'autrui et avant même, si elle contient cette gêne en puissance, dans son action.

Entre libre, c'est être soi et à soi. C'est pouvoir ne pas aller à la guerre, et surtout, lorsque votre conscience généreuse et réellement humaine se refuse à participer au crime légal et monstrueux, n'est-ce pas Léocin ? C'est avoir la possibilité de servir ses propres intérêts et ceux de tous ses semblables en général, si particulier et général sont conciliaires. C'est être le maître, le seul maître de ses forces, de son existence. C'est n'être pas obligé, pour un salaire ingrat et vil, de prostituer ses bras ou son cerveau. C'est ne pas trimer affreusement pour le profit scandaleux du patron. C'est, sans crainte du gendarme, pouvoir dire toute sa pensée. C'est, en un mot, être un homme, rien qu'un homme qui a le droit de rejeter tous les dogmes et de ne pas les servir. C'est, si telle est ma conviction, non être contraint de me considérer Français alors que j'ai horreur de tous les nationalistes, causes de toutes les misères sociales et que je sais être un pauvre individu faible et ignorant qui voudrait lutter paisiblement pour la conquête d'un peu plus de bonheur et qui, dans la recherche constante de plus de vérité, veut positivement devenir meilleur.

Mais faire ce que veux, ce n'est pas être bourgeois, parce que vous êtes forcément momentanément, exploiter légalement et impunément les faibles et les déshérités. C'est n'est pas, au nom d'une morale officielle et dépréciée, jouer insolentement du travail des malheureux. Ce n'est pas non plus, vous les semblables en général, si particulier et général sont conciliaires. C'est être le maître, le seul maître de ses forces, de son existence. C'est n'être pas obligé, pour un salaire ingrat et vil, de prostituer ses bras ou son cerveau. C'est ne pas trimer affreusement pour le profit scandaleux du patron. C'est, sans crainte du gendarme, pouvoir dire toute sa pensée. C'est, en un mot, être un homme, rien qu'un homme qui a le droit de rejeter tous les dogmes et de ne pas les servir. C'est, si telle est ma conviction, non être contraint de me considérer Français alors que j'ai horreur de tous les nationalistes, causes de toutes les misères sociales et que je sais être un pauvre individu faible et ignorant qui voudrait lutter paisiblement pour la conquête d'un peu plus de bonheur.

Rabelais avait entrevu cette société, son œuvre du moins nous permet de le penser, et n'en déplaît à personne, de Montpellier, inauguré sa statue, il fut, quant à son époque, libertaire, et qu'il fut mauvais, car la majorité de notre temps d'éducation et de formation de l'opinion publique, c'est être le maître, le seul maître de la faiblesse ou de la force, le seul maître de son existence.

Et mal que ça cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Au service de la classe bourgeoisie, les quelques grands quotidiens d'aujourd'hui ont une mission à remplir, et quelle mission : celle de maintenir dans l'ignorance et la bêtise, les masses déjà bien asservies par un laboureur déprimant et un cinéma plus déprimant encore. C'est quelque peu inquiétant pour l'avenir, j'en conviens, et l'avoue que souvent, je me demande par quels moyens nous, libertaires, parviendrons à toucher sérieusement le pauvre public indien, bétail et bête dont vous parlez avec tant de mépris. Apprenez, monsieur Hesley, sachet bien, ainsi que tous vos confrères, que la mentalité d'un peuple pourraient bien être comparée à la valeur des journaux qu'il lit.

Le peuple est bête, vous l'avez dit, mais ouvrez donc un « canard » et laissez les romans populaires qu'il publie.

Le peuple est bétail, vous plaignez-vous, mais éprouvez donc conscienceusement les nouvelles que, sous couvert d'information, votre journal donne à ses lecteurs.

Crimes, assassinats, viols, tueries, avec force détails qu'il est convenu d'appeler « criminels », rien n'y manque. On ne nous fait grâce d'aucun renseignement, si lubrique soit-il.

Le peuple est bête, vous l'avez dit, mais lissez donc une « rescapée », un roman de la police, et éprouvez donc conscienceusement les nouvelles que, sous couvert d'information, votre journal donne à ses lecteurs.

Mais ouvrez donc un « canard » et laissez les romans populaires qu'il publie.

Le peuple est bétail, vous plaignez-vous, mais éprouvez donc conscienceusement les nouvelles que, sous couvert d'information, votre journal donne à ses lecteurs.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Hesley, est immense. Peut-être le savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je n'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abîmer l'opinion.

Le mal qui cause et que cause encore

l'amour désintéressé de la femme aura sou-  
ten l'homme dans son ascension vers la  
justice et vers la bonté.

Aussi, que craintrait-il, maintenant ? Il est  
fort, puisqu'il est aimé ! Qu'importe qu'il ait  
contre lui, cette fois, « la majorité compa-  
te », qui importe qu'on l'empêche d'écrire, de  
parler même, qu'on l'injure, qu'on lui lance des pierres ? Il a pour lui la vérité, bien qu'il  
soit seul ; car « le droit est toujours du côté  
de la minorité ». Malgré les protestations  
intérieures de son propre frère, détenteur du  
pouvoir, le docteur Stockmann fait entendre  
au peuple — l'éternelle duperie — les vérités  
salutaires. Ce que j'ai découvert, lui crie-  
t-il du haut de la tribune, c'est que toutes les  
sources morales de notre existence sont em-  
poisonnées, que toute notre société bour-  
geoise repose sur le sol pestiléntiel du men-  
singe. » Fortes et sincères paroles, que le  
peuple trouve amères et surtout fausses, parce  
qu'on l'a habitué à de basses flatteries. En  
expiation de ce crime, Meurant se trouva  
déjà depuis huit mois en cellule, au ré-  
gime du droit commun.

Les débats s'engagent par un interrogatoire  
de pure forme et un exposé des faits  
motivant l'accusation ou la note policière  
prédomine. Puis, on entend les témoins.

Quatre témoins à charge — tous poli-  
ciers — viennent déposer. Leurs vils façons  
de mordre, leurs épanouissances à la pensée  
de la foule, pour se dresser, seuls contre tous,  
en face de l'hypocrisie et de la lâcheté des  
autres ? Il faut être bien fort pour la tenir,  
bien fort et très convaincu. Car la rancune  
des autres aussi vous poursuit, rancune de  
ce que l'effet fort est un être d'exception, et  
que les fous, dans les sociétés actuelles,  
ont horreur des exceptions. Il faut être « com-  
me les autres », ou bien les autres s'unissent  
contre vous, pour vous combattre, vous chas-  
ser, si vous ramenez à leur niveau. Le doc-  
teur Stockmann est courageux, sincère, désin-  
téressé, dans une société de lâches, de four-  
bes et de plats valets. C'est pourquoi on veut  
lui faire voir que la minorité, loin d'avoir  
raison, est toujours battue.

Et pourtant, dans cette lutte terrible, qui  
touche au fond même de l'âme humaine,  
c'est lui, le docteur, qui est le vainqueur. Mé-  
me au point de vue matériel, malgré les  
conspirations continues dont il est l'objet, il  
réussit à parler, à dire ce qu'il veut dire. Si on le chasse de son poste, si on lui retire son gagne-pain, du moins, on ne peut lui faire quitter la ville. Et surtout, l'on sent  
bien que c'est lui le grand vainqueur, au  
point de vue moral. Vaincu, lapidé, meurtri,  
il n'a jamais été si grand : c'est pourquoi  
sa dernière parole est une parole d'espoir.  
Lui, le grand méconnu de l'heure présente,  
il croit au triomphe de sa cause, dans un  
avenir lointain peut-être, mais sûr. C'est le  
plus optimiste des personnages d'Ibsen. Non  
seulement il a confiance dans les temps fu-  
turs, mais il veut les préparer par l'éducation  
de ce peuple qui le maltraite ; non pas de-  
main, mais tout de suite, au sortir de la lutte,  
épuisante pourtant, qu'il vient de soutenir.  
Dans le grand cri d'espérance qu'il prononce  
au seuil de sa nouvelle tâche, on sent frémir  
l'âme des héros d'Ibsen, les vrais forts, les  
vrais grands hommes, les lutteurs éternels qui  
ne se découragent jamais, parce qu'ils savent,  
eux aussi, que « l'homme le plus fort qui y  
ait au monde est celui qui est le plus  
sûr. »

#### UNE REVOLTE.

## Gropos d'un Paria

S'il est vrai, comme l'affirment certains  
voleurs d'estade, que chaque être humain  
possède une âme qui succit à la matière  
corporelle, s'il est vrai que celle âme ou cel-  
est qui assiste inutile aux ébats désordon-  
nés des vivants, i'en connais au moins un  
qui aura dû regretter amèrement son en-  
veloppe terrestre qui lui aurait permis de  
mettre le pied au cul à certains de nos  
contemporains.

Je veux parler de maître François Babe-  
laïs, père de Gargantua, de Panurge et au-  
tres types immorals qui créa sa verve  
inépuisable et truculente ornee d'une incom-  
parable philosophie.

Or, Rabelais avait été dans son temps  
reçu docteur en l'Académie de Montpellier.  
Il suppose que c'est plutôt pour glorifier  
l'illustre docteur que l'écrivain de génie,  
que le plus haut magistrat de notre Répu-  
blique est allé présider à l'inauguration de  
sa statue. L'Alexandre national qui suit si  
bien se servir de la démagogie socialiste  
révolutionnaire pour satisfaire son ambi-  
tion a pompeusement infligé aux mères de  
Rabelais le supplice d'un discours officiel  
et à quelqu'heure à leur faire.

Grand bien leur fasse !...

Heureux habitants de Montpellier, toutes  
les îles leur seront échues à propos de  
cette canonisation ! L'homme de lettres  
à la paix joyeuse qui passe dans l'anar-  
chisme pour se faire connaître et la répudia-  
dit qu'il fût possible de monnayer ses  
productions est allé, lui aussi, célébrer les  
vertus du « joyeux cœur de Meudon ». Et  
non ne semblaient mieux qualifiés pour com-  
mémorer Gargantua que ces gros hommes  
jaillis et rose et dont les bras courts et  
écarlates en un geste théâtral qu'il affection-  
ne, ne réussissaient qu'à donner l'aspec-  
tacle d'une de ces affreuses pouées an-  
glaises.

Mais l'œuvre et la mémoire de Rabelais  
sont heureusement hors d'atteinte de ces  
sortes d'affreuses. Sa philosophie se gaus-  
se des statuts, des discours officiels et de  
ceux des tribuns intéressés.

Le satyre mordante « pincant peuples,  
grelots et rois », fait d'images saisissantes  
et sanguines, restera comme l'œuvre  
d'un précurseur. Elle plaira évidemment  
aux hommes libres en révolte contre les  
abus, les iniquités de leur temps, à tous  
ceux qui voudraient que les hommes ne  
soient pas les éternels moulins de Pumar-  
de toutes les patries, fidèles de toutes les  
églises — mais deviennent des individus  
agissant par eux-mêmes, sous l'impulsion  
de leurs propres cervaeux.

Il se trouve que nous soyons les seuls à  
professer cet idéal d'emancipation humai-  
ne, les seuls qui osent parler d'hommes lib-  
res en cette époque étonnante où l'on voit  
des exploitants rêver de dictature, des mou-  
tons veulent se transformer en berger et  
en bœuf, en chiens au service des ber-  
gers.

Nous ne voulons remplir aucun de ces  
trois rôles : ni gouvernance, ni gouvernés,  
ni encadrés !

C'est pourquoi nous encourrons la ha-  
ine des berger, des chiens et parfois des  
moutons.

Pierre MUALDES.

#### COURRIER DU LIBRAIRE

Michel Gorini. — Prière donner adresse com-  
plète pour expédition.

H. G. — Patientez quelques jours encore pour  
l'expédition.

Canarde tourneur sur bois. Passez nous voir  
pour l'expédition de quelques menus travaux.

## Le procès Meurant

Samedi 5 novembre. La Cour d'appel de

Lille. Une vaste salle triste et nue que  
domine le comptoir où Thémis vend à  
faux poids ses denrées frelatées. En bonne  
place, trône le buste de Marianne, prome-  
teuse aux humbles de Justice et de Libé-  
té. L'ironie est cinglante.

Nos camarades connaissent l'affaire  
Meurant, condamné par défaut, à treize  
mois de prison et 2.000 francs d'amende,  
vit en appel. Son crime ? Outrages et  
voies de fait envers des agents, propa-  
gande d'antimilitariste, menées anarchistes.

En réaction de ce crime, Meurant se  
trouve depuis huit mois en cellule, au ré-  
gime du droit commun.

Les débats s'engagent par un interrogatoire

de pure forme et un exposé des faits  
motivant l'accusation ou la note policière

prédomine. Puis, on entend les témoins.

Quatre témoins à charge — tous poli-  
ciers — viennent déposer. Leurs vils façons

de mordre, leurs épanouissances à la pensée

de la foule, pour se dresser, seuls contre tous,

en face de l'hypocrisie et de la lâcheté des  
autres ? Il faut être bien fort pour la tenir,  
bien fort et très convaincu. Car la rancune

des autres aussi vous poursuit, rancune de

ce que l'effet fort est un être d'exception, et

que les fous, dans les sociétés actuelles,

ont horreur des exceptions. Il faut être « com-  
me les autres », ou bien les autres s'unissent

contre vous, pour vous combattre, vous chas-  
ser, si vous ramenez à leur niveau.

Le docteur Stockmann est courageux, sincère, désin-

téressé, dans une société de lâches, de four-  
bes et de plats valets. C'est pourquoi on veut

lui faire voir que la minorité, loin d'avoir  
raison, est toujours battue.

Et pourtant, dans cette lutte terrible, qui  
touche au fond même de l'âme humaine,  
c'est lui, le docteur, qui est le vainqueur. Mé-  
me au point de vue matériel, malgré les

conspirations continues dont il est l'objet, il

réussit à parler, à dire ce qu'il veut dire. Si on le chasse de son poste, si on lui retire son gagne-pain, du moins, on ne peut lui faire quitter la ville. Et surtout, l'on sent

bien que c'est lui le grand vainqueur, au  
point de vue moral. Vaincu, lapidé, meurtri,  
il n'a jamais été si grand : c'est pourquoi

sa dernière parole est une parole d'espoir.

Lui, le grand méconnu de l'heure présente,

il croit au triomphe de sa cause, dans un  
avenir lointain peut-être, mais sûr. C'est le  
plus optimiste des personnages d'Ibsen. Non  
seulement il a confiance dans les temps fu-  
turs, mais il veut les préparer par l'éducation  
de ce peuple qui le maltraite ; non pas de-  
main, mais tout de suite, au sortir de la lutte,  
épuisante pourtant, qu'il vient de soutenir.

Dans le grand cri d'espérance qu'il prononce  
au seuil de sa nouvelle tâche, on sent frémir

l'âme des héros d'Ibsen, les vrais forts, les

vrais grands hommes, les lutteurs éternels qui

ne se découragent jamais, parce qu'ils savent,

eux aussi, que « l'homme le plus fort qui y

ait au monde est celui qui est le plus

sûr. »

Après le défilé de ces lamentables indi-  
vidus, voici que viennent à la barre les témoins à décharge.

Hommes et femmes du peuple, ceux-là,  
ouvriers et ouvrières qui ont pris sur le

temps de leur travail pour apporter à

Meurant leurs sympathies et dénoncer les

trahisons qu'il a commises.

Simplement, mais avec toute la sincérité

de leur cœur, ils disent ce qu'est Meurant,

l'homme, le camarade, l'amis. Ils montrent

son esprit élevé, son caractère franc et

loyal, la sincérité et l'ardeur de ses con-

ventions révolutionnaires.

Meurant pose à chacun une question :

« Vous, juges, qui n'êtes que des hom-  
mes, assumez la terrible responsabilité

de détenir entre vos mains le sort et la

liberté de vos semblables. En dépit de

ce caractère de toute-puissance qui vous

est imparti, Meurant, calme et tranquille,

attend votre arrêt. Il a pour lui cette

profonde satisfaction intérieure que ses

esprits, peuvent donner une conscience élec-

vée et la conviction de lutter pour une

juste cause.

« S'il vous est possible de comprendre

Meurant, vous ferez abstraction de votre

mentalité de juges, et, agissant en hom-

mes, vous le rendrez à la liberté et à no-

nre affection. »

Profondément ému, Meurant se lève de

son banc en embrassant Fister.

Puis il présente sa défense et c'est pour

l'heure que l'audience se termine.

Le journal est un merveilleux moyen de

diffuser nos idées. Dans notre C. G. T., nous

pourrions créer des organes dépar-

tamentaux et régionaux, ce qui toucherait

davantage les camarades et, par la notre

action deviendrait plus efficace. Le Lib-

taire serait le trait d'union entre tous ces

organes et peut-être, qu'à ce moment-là, il

deviendrait quotidien.

5° Rapports des anarchistes dans le mou-  
vement international. L'étude d'une lan-

gue internationale :

6° Solidarité entre anarchistes :

7° Solidarité entre anarchistes et comité

de l'Union Anarchiste :

8° Solidarité entre anarchistes et comité

de l'Union Anarchiste :

9° Solidarité entre anarchistes et comité

de l'Union Anarchiste :

10° Solidarité entre anarchistes et comité

de l'Union Anarchiste :

11° Solidarité entre anarchistes et comité

de l'Union Anarchiste :

12° Solidarité entre anarchistes et comité

de l'Union Anarchiste :

13° Solidarité entre anarchistes et comité

de l'Union Anarchiste :

14° Solidarité entre anarchistes et comité

de l'Union Anarchiste :

15° Solidarité entre anarchistes et comité

de l'Union Anarchiste :

16° Solidarité entre anarchistes et comité